



Culture

ÉCRIRE ET ÉDITER DE LA POÉSIE

Comme chaque année, le Marché de la poésie a lieu à Paris du 6 au 10 juin 2018, place Saint-Sulpice. C'est le grand rendez-vous des amoureux de la poésie et l'occasion de demander à un poète et à un éditeur ce que peut la poésie aujourd'hui. À l'heure des manipulations techniciennes du vivant, Pascal Riou nous dit comment parler en poète du monde commun dans tous ses états. Au cours d'un entretien, Gérard Pfister revient sur la belle aventure éditoriale des éditions Arfuyen et explique ses motivations à publier de la poésie, alors que les lecteurs se font rares.

Puisse la poésie

Pascal RIOU

Il n'est guère de vrai poème qui ne soit adressé. Même les plus fastueux, ceux qui paraissent au premier regard ne se soucier que d'eux-mêmes, de leur élan, de leur secret. Oui, lisez ou relisez un peu attentivement par exemple *Vents* de Saint-John Perse. Sous la solennité des versets, vous entendrez battre le souci de ce que Rimbaud nomma « une main amie ». La poésie est ainsi, à tout le moins voudrait être, pour ceux pour qui elle importe vraiment, une parole de confiance. Plus que toute autre forme d'écriture, elle est confiée, tendue au risque de l'écoute d'autrui. Les « Va, mon livre » qui ouvrent tant de recueils du XVI^e siècle en sont un signe manifeste et non l'obéissance à quelque obligation de rhéteur. Traversée par la requête du monde muet qu'il lui faut dire, la poésie n'a de cesse de viser un bien: celui d'une communauté invisible mais rassemblée par une parole partagée, reçue, transmise, incarnée. Dès lors l'exigence de la justice devient en elle indissociable de son souci de la beauté et de la



vérité, cette justice qu'il faudrait donc, non pas tant rajouter, que lire en filigrane dans les peut-être trop fascinants vers de John Keats :

« *Beauty is truth, truth beauty – that is all
Ye know on earth and all ye need to know.* »

Au cœur de l'expérience poétique, et cela est vrai pour le poète comme pour le lecteur, vient battre le désir d'une vie ouverte et droite, vie que la poésie préfigure et qui lui confère donc, toute idolâtrie esthétique bannie, ce statut ancillaire que Baudelaire nomma, même s'il lui arriva de rêver à plus haut, celui de « la servante au grand cœur ». Servante au grand cœur de la vie.

L'on comprendra, dès lors, que je veuille soustraire la poésie à cette oscillation qui caractérise la valeur que, du moins en Occident depuis le Romantisme, on lui accorde : soit voix de l'oracle, parole sacrée issue en direct d'un poète prophète, de la bouche d'ombre ou de l'ombilic (ces variantes n'en sont guère), soit bibelot dérisoire voué aux poubelles de l'Histoire, soit, enfin, selon un avatar récent combinant les deux extrêmes de façon presque comique, la façon qu'aurait le langage de s'offrir un glorieux et vain miroir par des bégaiements prétentieux (en fait des platitudes), singeant Beckett. Cette volonté est tout sauf une facilité car, dans les temps qui sont les nôtres, l'extrême désintérêt porté à la poésie conduit aisément ceux qui en écrivent soit à se replier sur des radicalités systématiques et des singularités exacerbées fermées *a priori* au lecteur, soit à s'enticher d'un indémodable sentimentalisme s'enchantant de vers de mirliton. Il est étrange et triste de constater que nos plus grands poètes vivants connaissent au mieux quelques centaines de lecteurs alors que des milliers de personnes écrivent régulièrement, aujourd'hui en France, des vers désolant de platitude et que les querelles byzantines enflamment chapelles et coteries. Et puis, la volonté de soustraire la valeur de la poésie au balancier que j'ai dit, cette volonté est d'autant moins facile à mettre en œuvre que l'on ne saurait fustiger trop vite l'absence de considération dont jouit la poésie. De fait, l'évitement du réel propre à tant d'œuvres contemporaines, leur « inconsistance sémantique » (Alfonso Berardinelli) ou, ce qui revient *in fine* au même, le choix qu'elles font d'un prosaïsme misérabiliste, n'est pas sans responsabilité majeure dans le désamour actuel.

Pourquoi si peu de voix, depuis fort longtemps, en France tout spécialement, pourquoi si peu de voix malgré d'admirables exceptions



– René Char, Odysseas Elytis, Pier Paolo Pasolini, O. V. de L. Milosz, Mahmoud Darwich – pour parler en poésie du monde en son état? Pourquoi ce silence sur nos démenes idéologiques, la marchandisation du vivant, l'hallucinante capacité de nous détruire, l'englaidissement accéléré de la planète? Pourquoi cette réticence

***Tant de poèmes saturés de métaphores,
réellement écrits pour ne rien dire*** , †

devant toute affirmation – ou négation – un peu forte? Cette frilosité devant tout sens un peu fermement et clairement énoncé, le « oui » et le « non » étant immédiatement taxés de dogmatisme? Pourquoi, sur un autre plan, si peu de poèmes sur ce qui structure l'intériorité: les relations humaines, tout spécialement les relations familiales, comme si la psychanalyse avait pris toute la place ou que seul comptât un « dedans » abstrait ou idiosyncrasique sans aucun lien avec quelque entourage que ce soit? Pourquoi, dès lors, tant de poèmes saturés de métaphores, réellement *écrits pour ne rien dire*, interdisant tout accès au sens, tant d'autres à la syntaxe *a priori* rompue, sans que leurs auteurs ne relèvent ni du sens de l'*Ouvert* d'un André du Bouchet, ni de l'expérience dramatique d'un Paul Celan? Et tant d'autres encore voués au culte du rien, du peu, du manque, culte, faut-il le préciser, à des années-lumière de tout éloge d'une sobriété heureuse? Notre temps est-il si paisible, si satisfaisant, qu'il justifie ces « produits » n'intéressant pas même la corporation, mais valant blanc-seing?

Je crains que la réponse à toutes ces interrogations ne réside dans un étrange mélange d'orgueil et de dépression, sacralisés tous deux: un orgueil qui ne craint pas de se gargariser de telle ou telle sentence glorifiant la poésie, une dépression qui se complaît dans l'autocélébration du nihilisme, à l'instar de tant de manifestations de l'art dit « contemporain » qui aime si fortement déguiser, sous l'apparence de l'ascèse ou le néoacadémisme de la transgression, l'absence de sens qui constitue son fonds de commerce. À reprendre pour la nième fois le vers de Hölderlin ruminé par Heidegger et consorts: « Ce qui demeure, les poètes le fondent », la tentation est grande de s'établir *ipso facto* dans l'éternel avec la langue forcément « inouïe » qui convient à une telle ambition. Et, versant inverse, lorsque l'on tient tant à faire savoir que l'on ne peut rien dire parce que l'époque et la langue nous y contraignent, eh bien, l'on y arrive sans problème! Que nul ne s'étonne, dès lors, de la désertion des lecteurs.



Qu'on m'entende bien : je n'attends pas de la poésie qu'elle soit de tous les combats, qu'elle épouse toutes les angoisses historiques ou entonne le péan du « travail nouveau », et je redouterais fort qu'elle veuille à nouveau claironner, sans réflexion ni mesure, quelque *Diane* que ce soit. Je comprends parfaitement qu'elle se sente fort mal à l'aise en s'affrontant à des réalités, par exemple celle de l'état de la Terre, de la destruction des paysages, où rien n'est à célébrer. Je n'attends surtout pas qu'elle déserte ce que Saint-John Perse nomma « le seuil métaphysique ». Je continue à trouver de profondes joies dans de simples et pures voix exemptes de presque tout lien avec « l'actualité ». J'entends dans ces voix – tout spécialement dans celle de Philippe Jaccottet – une résistance secrète contre les leurres de notre temps, la

**Une résistance secrète contre
les leurres de notre temps**

volonté de maintenir, au cœur même de notre précarité, un espace pour, justement, la célébration. Oui, c'est beaucoup d'interroger notre finitude et de savoir entendre dans tel lieu aimé, dans tel instant par définition fugace, le mystérieux passage de la beauté et donc une raison d'aimer, de vivre et d'espérer. C'est aussi beaucoup, sur un autre versant, d'accorder sa main au lacs de l'inconscient qui sait, parfois, notre bien mieux que toute raison, et de nous rendre ainsi plus humbles et plus lucides. C'est enfin beaucoup, en un temps qui confond systématiquement le présent et l'immédiat, de savoir se soustraire à l'emballage de l'information en « temps réel » – expression inepte entre toutes – et d'avoir pour seul et grand souci « l'ardente patience » dont parlait Rimbaud¹.

Par ailleurs, je sais d'expérience qu'à se pencher sur certains délires contemporains, et notamment sur ceux qui marient la toute-puissance de la manipulation technicienne du vivant aux revendications sans limite du désir, certains, même parmi les mieux assurés, vacillent et chancellent. Mais l'absence de prise en charge de tant d'aspects du réel, le manque d'ardeur dans l'empoignade avec le monde – quand tant de manifestations artistiques contemporaines ne sont que le fruit d'une audace convenue, programmée et stipendiée –, ces manques me

¹ Alors que je reprends ces pages, je vois, depuis la fenêtre de ma chambre, les nuées monter et se défaire sur les pentes de la Baisse d'Anan. Je lis ces lignes de Raimon Panikkar : « C'est dans ma finitude, dans ma concrétion, dans la conscience de ma contingence [*cum tangere*] que je touche l'infini, la divinité » (*La plénitude de l'homme. Une christophanie*, Actes Sud, 2007). Si vous saviez, frères humains, combien j'ai soif de cette seule Source pour le temps qui me reste. Mais il y a aussi la terre que nous saccageons, les enfants broyés par les guerres rapaces et ceux auxquels le droit de naître est dénié pour une main palmée, un chromosome en trop.



semblent plus que regrettables. Et je redoute la constitution de conservatoires poétiques dûment labélisés semblables à ces conservatoires botaniques qui, pour nécessaires qu'ils soient, ne constituent qu'un palliatif à la destruction programmée de la diversité vivante.

Se créent ainsi des réserves pour Apaches ou Guaranis de l'Occi-

dent postmoderne, néoamish ou post-punks, anciens rimeurs ou jeunes slameurs – peu importe leur dégainé et leur style –, chapelles avec leurs rituels, leurs orthodoxes et leurs hérétiques, petites enclaves qui, grâce à je ne sais quelle vertu, préserveraient je ne sais quelle flamme pâlotte (dûment subventionnée) au nom du « supplément d'âme qui manque à notre temps » ! Réserves ou chapelles souvent ennemies entre elles où la sacro-sainte autonomie du sujet – fût-il résiduel – permettra « à chacun d'être libre de dire ce qui n'importe à nul autre » (Christophe Carraud)

**Les poètes ont oublié de nous
entretenir du monde commun »**

De s'être trop souvent repliés sur la seule « action restreinte » (l'écriture selon Stéphane Mallarmé), sur ses prestiges et ses défaillances ou sur les vertiges et les vestiges d'un moi tout à la fois idolâtré et dénigré, les poètes ont oublié de nous entretenir du monde commun. Or, je le crois très profondément, quand la poésie se souvient que ce qui dans la relation au monde peut parler à tous est son espérance, ou tout du moins sa nostalgie d'un bien commun, elle n'a plus à laisser aux seuls experts scientifiques ou politiques le soin du réel et de son entretien.

Parce qu'elle est, en ses plus hauts moments, saisie intuitive de l'unité du monde, elle n'a pas à exciper (comme tant d'autres aujourd'hui) de la complexité ou de l'éclatement de ce dernier pour justifier son impuissance ou son mutisme. Parce que l'éloquence qui la porte n'est pas rhétorique de pouvoir mais souci d'un bien dire, d'une *bénédictio* partageable, elle peut affronter avec raison (ou *réson*, comme l'eût écrit Francis Ponge) l'inhumain dont elle sait que nous pouvons être porteurs et replacer la parole au cœur de ce qui la bannit. Et, par pitié, je veux dire par respect des cendres, que cesse cette odieuse rengaine qui nous serine qu'après Auschwitz, le poème serait caduc !

Le souci de la dignité de la parole qui habite tout vrai poème est bien éthique. Il ne procède pas d'une hiérarchisation des façons de dire qui excluraient *a priori* d'immenses catégories de lecteurs. Pour autant, ce souci, noblesse oblige, interdit toute complaisance envers



un langage réduit aux platitudes et à la vulgarité de la communication standardisée. La porte qui ouvre à une parole juste, belle, vraie et libre est donc étroite. Qui s'en étonnerait? Qui ne comprendrait que le mystère de notre condition, mystère que la poésie n'a jamais cessé, depuis l'origine, de creuser, n'exige d'elle une parole qui lui soit *accordée*? Qui ne comprendrait que son émerveillement, comme son interrogation face à la présence joyeuse et douloureuse du monde, lui interdisent de ne pas être à la hauteur d'une telle présence?

Je me souviens que Denis Vasse écrivit qu'à la fin d'une psychanalyse réussie, il arrivait souvent que le patient entrât dans un chœur. Eh bien, je souhaiterais aussi, pour la poésie, qu'après tant d'analyses, elle tienne – et donc décide de prendre – sa place dans le chœur ou, si l'on préfère, que, dans la société des hommes, elle soit mémoire du chœur. De cette parole à la fois chantée, savante et commune. De cette parole toute d'élan, de mesure et de pensée.

Puisse la poésie s'inquiéter à nouveau du monde et, s'en inquiétant, lui porter querelle et amour.

Pascal RIOU